

Chroniques du çà et là,
« Littératures européennes 1.
Bulgarie Grèce Hongrie
Lettonie Lituanie Pays de Galles
Slovénie Tchéquie »
n°8, avril 2016¹

NICOLE THIERS

1. Le n°9 est consacré aux Pays-Bas, au Portugal, et à la Scandinavie (Danemark, Islande, Norvège, Suède).

En dehors de la Grèce, du Pays de Galles et des régions où se parle le frioulan, le n° 8 des *Chroniques du çà et là* s'intéressait il y a trois ans, sur près de 300 pages, à plusieurs de ces « littératures européennes » auxquelles ce numéro de *TransLittérature* consacre un dossier ; la manière dont elles y étaient alors présentées nous semble non pas redondante, mais complémentaire de la nôtre. Aussi cette recension peut ouvrir notre dossier dédié aux traductions venues de l'Europe médiane.

L'éditeur, Philippe Barrot, « propose un parcours à travers les littératures européennes moins visibles éditorialement » – pas « mineures » ni « minoritaires », non : moins visibles... car moins traduites. Chaque présentation (faite par un traducteur parfois aussi poète, écrivain, éditeur, universitaire...) est suivie de la traduction de textes inédits en français, qui font sentir la spécificité du pays d'origine, le poids de sa géographie et surtout de son histoire. De beaux clichés en noir et blanc ouvrent d'autres perspectives sur les lieux où sont nés ces textes.

Dans le premier article de ce numéro, « Littérature bulgare, littérature d'Europe », Marie Vrinat-Nikolov² en donne d'emblée la tonalité majeure : « *“Je raconte, donc je suis” : telle semble être la devise de nombreux héros créés par la littérature bulgare, convaincus de la force du Verbe et de la magie des mots [...].* » Elle s'efforce aussi de « ne pas

2 On retrouve Marie Vrinat-Nikolov dans ce numéro de *TransLittérature*, dans un entretien avec Antoine Chalvin et Nicolas Auzanneau.

oublier : le périssable, l'éphémère, ceux que la "Grande Histoire" a passés sous silence [...]. » La situation de la Bulgarie, les nombreux brassages de populations qu'elle a connus, ses contacts avec des cultures issues de l'Ouest et de l'Est, ont profondément marqué son identité, mais « *cinq siècles de domination ottomane (1396-1878) et quarante-cinq ans de communisme (1944-1989) n'ont pu étouffer durablement l'inventivité et la créativité dont font preuve les Lettres bulgares, foisonnantes lorsqu'elles ont la liberté de s'exprimer.* »

En même temps, la littérature bulgare partage avec ses pays voisins un caractère commun : « *[à] partir de la première décennie du XX^e siècle, [elle] se fait l'écho des questions qui traversent et tourmentent, tel un thème et ses variations, la littérature post-communiste de toute l'Europe médiane : quelle est la place de l'individu, de son vécu et de sa mémoire dans la "grande" Histoire, et en a-t-il une ?* » Néanmoins, le constat que l'Histoire peut être falsifiée et manipulée a rendu contestable le témoignage individuel, le vécu, le souvenir, les « *géographies personnelles et intimes* » (Velibor Čolić, écrivain bosnien). Est également commune à tous les pays de l'ex-bloc soviétique la question de l'« *esthétique nouvelle [que] la littérature post-communiste doit [...] mettre en œuvre pour raconter les silences de l'histoire* ».

En Bulgarie, les sciences sociales se sont emparées du thème du devoir de mémoire en sollicitant des témoignages, et elles ont donné l'impulsion à une littérature fictionnelle qui ne renie pas ce « *passé inconfortable* ». « *Ce qui nous intéresse, ce sont les points de rencontre, mais aussi les divergences entre le grand récit idéologique et les versions personnelles du vécu. C'est ce genre d'histoires personnelles qui nous aident à voir de quelle manière et dans quelle mesure l'officiel pénètre la sphère du quotidien et du privé.* » (Guéorgui Gospodinov, préface du recueil collectif *J'ai vécu le socialisme*, paru en 2006). Depuis, plusieurs romans évoquent les événements souvent tragiques liés à la période communiste.

En même temps, souligne M. Vrinat-Nikolov, on assiste à une « *véritable explosion de l'écriture "féminine" [... qui] revendique d'abord la liberté d'écrire sans tabous, de réinventer une langue capable d'écrire le corps, les sentiments, la jouissance sans les clichés, sans les images traditionnelles. Ce que les écrivaines veulent faire entendre c'est la matérialité, la corporalité de la langue [...].* » Qu'elles soient romancières,

poètes, nouvellistes ou dramaturges, elles apportent un véritable renouvellement de la langue.

Ce renouvellement de la langue est aussi le fait du « postmodernisme bulgare », auquel est consacrée la fin de l'article : il s'agit, pour les écrivains de ce courant, « *dans un premier temps, [...] de détruire l'idéologie communiste et le canon du réalisme socialiste jusqu'en 1992-1993 ; de l'autre, de reconstruire une bulgarité et une langue incarnées par la littérature d'avant le communisme.* »

M. Vrinat-Nikolov cite des extraits de textes qui donnent un aperçu de la grande diversité des moyens... et des auteurs, en regrettant pour terminer que la « *littérature bulgare [n'ait] pas la chance d'avoir eu "son Soljenitsyne, son Gombrowicz, son Kadaré, son Kundera", tant il semble qu'on a besoin de "grands noms" ou "d'icônes" pour reconnaître une littérature. Le silence, l'absence de curiosité médiatique et éditoriale qui l'entourent sont criants.* »

S'ensuivent deux nouvelles inédites en français, traduites par M. Vrinat-Nikolov, *No God's land* de Guéorgui Gospodinov et *Small woman* d'Alek Popov, ainsi qu'une riche bibliographie sélective d'auteurs contemporains bulgares traduits en français.

Maurice Mourier présente la littérature hongroise dans un article intitulé « D'une Hongrie des artistes », en commençant par rappeler brièvement « *l'histoire dramatique de ce petit pays, jadis l'égal de l'Autriche dans l'immense Empire austro-hongrois, [...] amputé] des deux tiers de son territoire et de sa population ; puis attelé, après l'échec communiste de Béla Kun, au char de l'Allemagne hitlérienne [...]; conquis par les Russes en février 45, devenu "démocratie populaire", réoccupé par ces mêmes Russes décidés à étouffer dans l'œuf l'insurrection réellement populaire de 1956, soumis les trente-trois années suivantes à un joug totalitaire renforcé ; enfin sauvé, croyait-on, dix-sept jours avant la chute du mur de Berlin [...] par la proclamation d'une IV^e République pluraliste.* » Mais « *la politique ultra-droitière de Viktor Orban [...] rappelle que le racisme et l'antisémitisme font peut-être partie intégrante du socle de l'identité magyare.* »

« *Pourtant, les contre-feux existent en Hongrie, susceptibles de s'opposer à "la bête immonde" de Brecht, mais ils sont faibles et seulement fondés sur l'humour, qui est précisément l'arme des faibles.* » Le résultat

tat étant que l'artiste hongrois, « malheureux dans son pays », s'en exile tout en continuant d'écrire dans cette « langue ultra minoritaire », finno-ougrienne, si différente des langues slaves ou latines. « *L'étrangeté objective du hongrois conditionne-t-elle en partie celle de leur si singulière production artistique ? Je le crois* », affirme M. Mourier.

Il présente « deux romanciers majeurs de notre modernité » qui, à la suite de leurs célèbres aînés Sándor Márai et Imre Kertész, « incarnent la bizarrerie et l'excellence d'un pays modeste qui, depuis les dépeçages dus à la guerre, n'a plus que dix millions d'habitants, mais possède des artistes de premier ordre, isolés d'une masse qui les ignore ou les méprise. Plus citoyens du monde qu'auteurs du terroir (sauf par la langue et la sensibilité singulières), ils sont en tout cas égaux par le talent aux meilleurs écrivains actuels. » Ce sont Péter Nádas et László Kraznahorkai. Le premier, dans *La Mort seul à seul*³, revient sur sa mort clinique ; sa minutie pour rapporter l'événement « rappelle le soin apporté par Michaux à décrire ses voyages mescaliniens » ; le narrateur donne également à son récit une résonance métaphysique en évoquant l'aide puissante que lui apporte pour sa guérison un arbre qu'il aperçoit par la fenêtre de sa chambre d'hôpital. Le tout exprimé dans « une langue somptueusement ornée d'images, car tout grand romancier ne saurait manquer d'être poète ». La « monstrueuse matière romanesque » que constituent les 1135 pages d'*Histoires parallèles*⁴ – que Nádas a mis 18 ans à écrire – « brasse l'histoire de la Hongrie [...], une histoire "irréparable" traversée par le nazisme et son soubassement, un machisme désespéré qui se donne libre cours dans le pandémonium du Parc aux Cerfs hanté par les homosexuels de Budapest [...] ». Pour M. Mourier, « scandaleuse en Hongrie, il y a de quoi, cette œuvre apocalyptique plus noire que les plus noirs romans de Lobo Antunes sur l'Angola, n'a pas rencontré, ici, un public à qui peut-être elle demandait trop. » Un monument comparable, estime-t-il, à la *Divine comédie* de Dante ou au *Paradis perdu* de Milton. Quant à László Kraznahorkai, il est pour lui « l'écrivain qui représente le mieux "l'inquiétante étrangeté" de son pays ». Auteur de *La Mélancolie de la ré-*

3 Traduit du hongrois par Marc Martin, L'Esprit des péninsules, 2004.

4 Traduit du hongrois par Marc Martin, avec la collaboration de Sophie Aude, Plon, coll. Feux croisés, 2012.

sistance⁵, il mêle un humour ravageur à « un fond de mélancolie au sens étymologique du terme, de bile noire dont les effets oscillent entre une tristesse sans cause et une véritable folie, volontiers destructrice », bâtons de dynamite « faisant voler en éclats tout ce que la respectabilité revendiquée de la société hongroise bien-pensante cache de bassesse, de refus inné de l'autre, de méchanceté recuite, de bêtise crasse. » L'auteur dérange avec des histoires « à dormir debout, qui font un appel permanent à l'imaginaire ». Curieux d'autres cultures, il situe par exemple au Japon un autre de ses romans⁶, dont la chute déstabilisera les « gobeurs d'ésotérisme ». Dans une suite de nouvelles intitulée *Sous le coup de la grâce*⁷, « l'extrême comique grinçant de certaines d'entre elles ne dissimule pas mais rend plus atrocement drôle encore le fait qu'elles ont toutes pour sujet réel la Hongrie totalitaire, à laquelle on n'échappe, qu'elle soit celle de Horthy, de Kun, de Kadar ou d'Orban, qu'en la fuyant soit par l'exil soit en gagnant l'invincible forteresse de la dérision [...] ».

Le chapitre Hongrie se clôt par des textes traduits du hongrois : « Traversée de Budapest » de János Térey, pièce en vers précédée de sa présentation par l'auteur et traduite par Catherine Fay⁸ ; Catherine Fay signe également une page sur Gyula Krúdy, suivie de repères biographiques et d'une bibliographie de ses œuvres traduites en français ; puis viennent quatre nouvelles de János Lackfi traduites par Thierry Loisel.

Nicolas Auzanneau⁹ a emprunté le titre d'un recueil de poésie d'Aleksandrs Čaks, *Moi et ce temps*, pour illustrer son « Point de vue sur les lettres lettones de 2004 à nos jours ». Il déplore le peu d'ouvrages en français consacrés à celles-ci. Pourtant, il existe de grands

5 Traduit du hongrois par Joëlle Dufeully, Gallimard, première parution en 2006, puis collection Folio, 2016.

6 *Au nord par une montagne. Au sud par un lac. À l'ouest par des chemins. À l'est par un cours d'eau*, traduit du hongrois par Joëlle Dufeully, Cambourakis, 2010, collection irodalom.

7 Traduit du hongrois par Marc Martin, Éd. Vagabonde, 2015.

8 Catherine Fay, dont on trouvera un entretien entre elle et Marilou Pierrat dans ce numéro de *TransLittérature*.

9 Nicolas Auzanneau qui a écrit dans ce numéro de *TransLittérature* un article sur les littératures baltes.

poètes lettons – la création poétique occupant une « place presque hégémonique », exceptionnelle à l'époque soviétique, « où le tirage d'un recueil de vers pouvait atteindre les 100 000 exemplaires » ; le poète, alors, « également philosophe, sociologue, démographe, historien conservateur du patrimoine culturel ainsi que son rénovateur, son éclairer » (Guntis Berlelis), savait user « de toutes les ressources de cryptage propres à la métaphore et au symbole pour maintenir avec [ses] lecteurs le fil de la conversation littéraire authentique que la prose, plus vulnérable à la vigilance des censeurs, interdisait. » L'URSS décomposée, ce furent encore des poètes, jeunes, amis de rockers, qui surent trouver les mots de « rupture avec la guimauve soviétique et folklorique, ses sentiments purs et sains, sa tartufferie, ses héros positifs, ses mensonges [...] ». Toutefois, la période soviétique n'explique pas seule cette vitalité : une tradition de culture poétique orale ancienne dont témoignent des recueils du XVII^e siècle a fait des bardes et des poètes « les parents naturels de la nation ». Par la suite, le peuple letton « traverse le XIX^e siècle à bride abattue, parcourant en quelques dizaines d'années trois mille ans d'histoire littéraire écrite européenne. Puis Rainis vint ! Rabelais, Racine, Hugo et Jaurès fondus en un seul homme. [...] » Si l'œuvre de Rainis (1865-1929) est « loin d'avoir épuisé toutes les ressources d'interprétation et de réinvention », la relève a été assurée par des écrivains dont les textes « s'inscrivent dans une position insoumise », tel Aleksandrs Čaks (1901-1950), « alter ego baltique de Cendrars, Prévert ou Maïakovski », qui a influencé les nouvelles générations de poètes comme Ingmāra Balode, Agnese Krivade ou Kārlis Vērdiņš dont on trouvera des poèmes (traduits par N. Auzanneau) à la fin de l'article.

Le développement de la prose romanesque lettone a été tardif – « hécatombe de romanciers, exils, processus créatifs brisés », sans compter la censure du régime soviétique – mais aussi plutôt succinct, et surtout visible « dans la forme brève, le conte et la nouvelle ». Deux nouvelles sont publiées en fin d'article, la truculente « Aller et retour » de Juris Zvirgzdiņš (sur la tranche de vie d'un narrateur réfugié chez un drôle de nonagénaire jusqu'à l'écroulement du bloc soviétique) et la malicieuse « À la table d'à côté », qui se passe essentiellement dans un bar (les deux traduites par N. Auzanneau).

Enfin, est proposée une « Bibliographie en français, arbitraire et sélective ».

« Littérature lituanienne », l'article de Gabrielė Gailiūtė, souligne en introduction l'importance du Salon du livre de Vilnius, véritable phénomène qui témoigne de la révolution qu'a connu le paysage littéraire et éditorial lituanien depuis vingt ans. Un petit survol historique rappelle que, après avoir été sous le joug de la Russie impériale, le pays a été occupé pendant cinq décennies par l'Union soviétique, période durant laquelle une censure sévère « *traquait les signes de nostalgie pour les années d'indépendance, les sentiments nationalistes, ainsi que tout discours un tant soit peu religieux, sexuel ou violent [... et], de manière générale, tout ce qui risquait de provoquer l'insatisfaction vis-à-vis du statu quo* ». La fameuse « langue d'Ésope » à laquelle les écrivains avaient recours recouvre « *un tour d'écriture à base de paraboles, laissant toute signification incomplète et donc largement ouverte* »... et difficile à décrypter, la poésie surtout, qui, « [à] la fois obscure et personnelle, franchissait plus aisément les diverses sortes de censure » et, de par son format, permettait des tirages allant jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires.

Aujourd'hui, l'engouement pour la poésie est moindre, mais la scène poétique reste vivante avec, chaque année, deux événements phares, au printemps et à l'automne.

La plus grande part du marché de l'édition reste aux mains de quatre ou cinq « grands joueurs » sur les quelque mille éditeurs que compte la Lituanie. Le tirage moyen est de 1500 à 2000 exemplaires pour la littérature de fiction, qui représente un quart de la production (avec un pourcentage quasi égal de traductions – surtout de l'anglais – et d'ouvrages écrits en lituanien), tandis que les publications universitaires et religieuses sont en pleine croissance.

Longtemps occupé, le pays tarde à se forger une identité nationale et à dresser le bilan de ses traumatismes – les crimes communistes n'y ont pas encore été jugés –, mais les sciences humaines commencent à s'y intéresser et les écrivains tentent d'« ajouter leurs voix à ce réexamen du passé ». Mais pas seulement : « La situation culturelle et sociale contemporaine est une source d'inspiration récurrente », l'émigration surtout, car « le phénomène constitue un fait majeur pour la Lituanie d'aujourd'hui ».

Sur le plan littéraire, c'est la non-fiction qui prédomine et attire les lecteurs, tandis que le roman semble encore empêtré dans la

« langue d'Ésope ». Néanmoins, plusieurs auteurs lituaniens commencent à émerger : *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre* de Ruta Sepetys (écrit en anglais) a connu un vif succès et été traduit en de nombreuses langues¹⁰ ; la Lituanie ayant été invitée d'honneur de la Foire de Francfort en 2002, plusieurs auteurs ont été traduits vers l'allemand – un coup de projecteur encourageant.

L'article est suivi d'une « Brève bibliographie ».

Au fil d'un entretien, Andrée Lück-Gaye¹¹ présente la littérature slovène. Bref rappel historique sur la langue slovène : à la fin du X^e siècle, un prêtre s'est détourné du latin, la langue de l'administration et de la justice, et de l'allemand, la langue véhiculaire, pour écrire divers textes religieux dans le dialecte de sa région – qui deviendra le slovène. Mais ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle que naît une véritable littérature slovène, avec de grands poètes, Preseren par exemple (1800-1849), du courant *romantika*, dont la strophe d'un poème est devenue l'hymne national, ou, au XIX^e, des auteurs du courant réaliste et naturaliste, certains traduits en français, qui contribuent à mettre au point la langue littéraire slovène. Au XX^e siècle, se succèdent le courant de la Moderna, dont le principal représentant est Ivan Cankar (1876-1918), et de l'expressionnisme ; en 1938, Vladimir Bartol publie *Alamut*, retraduit en français en 2012, dont le prodigieux succès tient à « un énorme contresens », d'aucuns ayant considéré le roman comme prémonitoire du terrorisme contemporain. C'est la traduction française qui a sorti le roman de l'oubli. « *Sans doute parce que le français est plus facile à lire que le slovène... mais aussi parce qu'il y a des modes ou en tout cas des intérêts qui traversent différents pays en même temps : le traducteur américain Michael Biggins qui travaille à partir du slovène a pratiquement traduit les mêmes auteurs que moi...* ».

Après la Deuxième Guerre mondiale, triomphe le réalisme socialiste (l'un de ses auteurs phares est Ciril Kosmač), dont le courant

10 En France, traduction (de l'anglais) par Bee Formentelli, parue chez Gallimard en 2015.

11 Qui mène un entretien croisé avec Nicolas Auzanneau et Antoine Chalvin dans ce numéro de *TransLittérature*.

postmoderniste, qui durera jusque dans les années 2000, cherchera à s'éloigner à partir des années soixante-dix ; c'est une période durant laquelle la société slovène se transforme peu à peu, y compris sous le régime titiste. Après l'éclatement de la Yougoslavie, divers courants se font jour : outre le retour au roman traditionnel, émergent *une littérature féministe, une littérature d'auteurs qui s'intéressent aux Slovènes à l'étranger, une littérature des minorités avec par exemple Feri Lainšček, qui s'intéresse surtout aux Roms*¹².

Cela dit, une des particularités de la littérature slovène touche au rapport des Slovènes à la dernière guerre : la société reste divisée sur l'histoire officielle quant aux partisans communistes et prohitlériens. Mais il reste difficile de faire connaître les auteurs slovènes en France – à l'exception notable de Drago Jančar¹³, traduit en plus de vingt langues et bardé de prix, tant en Slovénie qu'à l'étranger – et beaucoup sont encore à découvrir.

Justement, l'article est suivi d'un « Rappel de quelques références bibliographiques » qui invitent à l'exploration.

Viennent ensuite trois nouvelles traduites par Andrée Lück-Gaye, « Un papillon sur le portemanteau » de Boris Pahor, qui met en scène un maître tentant d'imposer par la force la langue italienne à de jeunes enfants slovènes, « Le visage de Nora » de Drago Jančar, sur l'invention littéraire, avec une scène de gare surréaliste et absurde confrontant James Joyce à une administration bornée, « Quand le fils de Marta revint » de Andrej Blatnik, sur le mutisme d'un jeune soldat revenu du front.

C'est « Un quart de siècle de littérature tchèque » que Vojtěch Šarše propose de découvrir à travers la description des points essentiels qui unissent une multitude d'auteurs « dont le style n'est souvent pas comparable ». Comme la majorité des pays de l'ex-URSS, la Tchécoslovaquie, scindée en deux pays en 1993, a connu la censure du parti unique ; les écrivains qui lui étaient hostiles ont dû

12 *Halgato*, traduit par Liza Japelj-Carone, Phébus, 2017.

13 Parus chez Phébus : *Printemps difficile* (1995), *Cette nuit, je l'ai vue* (prix du meilleur livre étranger 2014), *Six mois dans la vie de Ciril* (2016), *Et l'amour aussi a besoin de repos* (2018), le tout traduit par Andrée Lück-Gaye.

soit subir de sévères punitions, soit partir en exil, tel Petr Král, né en 1941, poète, qui s'exile à Paris en 1968 lors du Printemps de Prague et publie à la fois en français et en tchèque (créations et traductions) ; Milan Kundera, né en 1929, s'installe lui aussi à Paris. L'intelligentsia restée en Tchécoslovaquie éditait le *samizdat*, une littérature illégale à hauts risques (livres interdits d'auteurs tchécoslovaques et traductions d'écrivains étrangers rejetés par le régime). L'une de ces maisons d'édition illicites était dirigée par Václav Havel et sa femme. D'autres écrivains se réfugièrent dans une résistance « silencieuse » en continuant à écrire sans chercher à publier (d'où l'expression tchèque « écrire dans son tiroir »). Après la chute du communisme, le public ne s'intéresse guère aux témoignages amers de l'époque d'avant 1989, à moins qu'ils ne soient mis à distance par l'humour.

Globalement, la littérature tchèque contemporaine « ne suit aucun système. Elle est variable, difficilement classable. » En 2002, le fameux prix Magnesia Litera a été « pour la première fois décerné dans le domaine de la prose » – en l'occurrence à Milos Urban (né en 1967). *Il pourrait sembler que les personnages de la littérature tchèque contemporaine soient tous méfiants, incertains, perdus, révoltés contre la société modernisée et la mondialisation. [...] Or, on ne peut oublier la répression que la littérature tchécoslovaque connut pendant de longues décennies. Une telle expérience reste gravée et marque les esprits.* L'auteur signale également l'existence d'un groupe surréaliste encore actif aujourd'hui, et d'une poésie « dans la plupart des cas inclassable ».

L'article se clôt sur une présentation de Jáchym Topol et de quatre extraits du chapitre 2 de son roman *Sestra* (1994) traduits par Vojtěch Šarše, et par une « Bibliographie choisie ».

J. Topol, né en 1962, a exercé plusieurs métiers, dont celui de musicien, avant de devenir écrivain et rédacteur pour divers organes de presse. Il appartient « à la deuxième génération de l'underground tchécoslovaque » et a été publié pour la première fois dans un *samizdat*. Son écriture est imprégnée de l'atmosphère oppressante qui régnait en Tchécoslovaquie à l'époque communiste. *Sestra* (Sœur, 1994) est son premier roman, dont *les thèmes principaux sont la vie des marginaux, le racisme, la toxicomanie, la mercantilisation illicite ou*

les relations ambiguës entre les humains dans une époque difficile. C'est aussi une histoire d'amour [...]. L'auteur utilise une langue détournée de la syntaxe habituelle et du lexique normé, et l'histoire connaît un « déroulement tortueux [...], ce qui complique la compréhension ». Pourtant, ce livre est devenu culte.

Trois autres articles enrichissent, nous l'avons dit, le sommaire de ce n° 8 de *Chroniques du çà et là*.

1) « Lontàn frut peciadouròur – Pier Paolo Pasolini, pour un parler-écrire mineur », de Céline Pitavy, sur Pasolini poète, écrivant dans un dialecte encore jamais écrit, le frioulan : un double choix, poétique et politique.

2) « Grèce – Littérature contemporaine, aperçu », est un entretien avec Catherine Fragou, qui livre « quelques repères sur la littérature grecque » ; l'entretien est suivi de nombreuses références bibliographiques et de deux nouvelles traduites par Michel Volkovitch, « Yànnis » de Yànnis Palavos et « Les Boucoubardes » de Dimosthènis Papamàrkos.

3) Marie-Thérèse Castay présente la « Littérature du Pays de Galles », une littérature très ancienne qui remonte au XIII^e siècle et a abordé de nombreux thèmes, avec un événement fondateur au XVI^e, la traduction de la Bible en gallois ; au XX^e siècle, littérature et poésie se côtoient. Des traductions d'extraits de poèmes de différentes périodes illustrent les propos de M.-Th. Castay tout au long de l'article, qui est suivi d'une nouvelle de Kate Roberts, « La lettre », et de plusieurs poèmes de Jodie Jones, en gallois et en français (traduits par J. Jones).

Dans les dernières pages de la revue, des « Notices biographiques » permettent de situer les 37 contributeurs de ce numéro 8.